Entretien Alain de Benoist

Votre image est sulfureuse…

Quelle image ? Je n'ai évidemment rien de sulfureux. Je suis même extrêmement transparent : tout ce que j'ai fait dans ma vie, c'est lire, écrire et publier, principalement dans le domaine de la philosophie politique et de l'histoire des idées. Demandez plutôt à ceux qui me disent « sulfureux » les raisons qui les animent…

Cela pourrait venir de vos prises de position ?

Lesquelles ? J'ai publié près de 90 livres et plus de 2000 articles. Si j'avais écrit des choses abominables, ou pour le moins contestables, on ne devrait pas avoir de mal à les trouver ! Mais cela n'arrive jamais. Jamais on ne me cite pour démontrer que je suis « sulfureux ». Ce terme ne vise qu'à légitimer une sorte de stratégie du silence. C'est précisément parce que l'on ne trouve rien de précis à me reprocher que certains jugent préférable de ne pas parler de mon œuvre.

Vous en souffrez ?

Parfois. Mais c'est aussi le prix de la liberté. J'ai publié, à la fin des années 1970, plusieurs livres dont l'un, *Vu de droite*, a obtenu le Grand prix de l'Essai de l'Académie française. Ces livres ont fait l'objet jusqu'au début des années 1980 de centaines de recensions dans la presse. Je recevais à l'époque des lettres de François Mitterrand et de bien d'autres. Tout a changé vers 1985. Avant cette date, je n'avais jamais proposé un livre à de grands éditeurs, ce sont eux qui me sollicitaient. Après, non seulement ils ne venaient plus me chercher, mais quand je leur envoyais un manuscrit, ils le refusaient. Comme il est peu probable que, tout d'un coup, je me sois mis à écrire des choses abominables, il s'est sans doute passé quelque chose…

Quoi ?

La mise en place de ce que j'ai été le premier à appeler la « pensée unique » : la création de zones d'exclusion de plus en plus larges, comme des cercles concentriques. Plusieurs causes à cela. D'abord l'apparition du Front national et les polémiques qui ont suivi, qui ont permis de ressusciter une sorte de posture

antifasciste sans aucun risque – un simulacre. A la même époque, nombre d'anciens barricadiers de Mai 68 ont commencé à se convertir au système en place, après avoir avoir réalisé que c'était au fond lui qui leur permettait de donner le mieux libre cours à leurs aspirations libertaires (« jouir sans entraves », etc.). Pour dissimuler ce que ce ralliement avait d'opportuniste ou de honteux, l'anticapitalisme a opportunément cédé le pas à l'« antiracisme ». « Antiracisme » et « racisme » sont devenus des mots caoutchouc, qu'on s'est empressé de distribuer généreusement.

Il se trouve que je n'ai pas bien accueilli l'apparition du Front national. Je ne l'ai certes pas diabolisé, mais je ne me suis pas reconnu dans ce parti, et n'ai jamais voté pour lui. Ce qui ne m'a pas empêché de lire ici ou là que j'en étais le théoricien ou l'inspirateur secret ! C'était surréaliste. Au-delà de mon cas personnel, j'ai vu cette exclusion toucher un nombre d'auteurs de plus en plus grand. Je pense par exemple à Jean Baudrillard. Puis s'est installé ce « cercle de raison », comme dit Alain Minc, qui fait que la liberté d'expression s'est restreinte de plus en plus, essentiellement par la méthode de l'exclusion et du silence.

C'était après le lancement du *Figaro Magazine* ?

Oui, un peu après. Dans *Mémoire vive*, je raconte longuement comment s'est créé le *Figaro Magazine*, et la grande sympathie que me portait Louis Pauwels lorsqu'il a lancé ce journal pour le compte de Robert Hersant. Ce fut, comme vous le savez, le premier magazine gratuit associé à un quotidien. Et un succès considérable : près d'un million d'exemplaires. Son lancement a précédé de peu ce qu'on appelle l'« été de la nouvelle droite », en 1979. En l'espace de quelques mois, des centaines d'articles ont été publiés sur cette école de pensée qui, jusque-là, ne s'était d'ailleurs jamais intitulée « nouvelle droite ». Elle existait depuis plus de dix ans, mais en s'attaquant à elle, on s'attaquait au *Figaro Magazine* et à Hersant, qui faisait alors l'objet de polémiques considérables. Tous ces phénomènes ont été concomitants. C'est ainsi que s'est mise en place une véritable chape de plomb.

Dans vos explications, vous faites l'impasse sur l'accession de la gauche au pouvoir.

Parce que cela n'a pas été l'élément déterminant. Et aussi parce que cela ne m'a pas beaucoup affecté. Je me souviens qu'au *Figaro Magazine*, Louis Pauwels était

terrorisé par l'arrivée au pouvoir de Mitterrand. C'était tout juste si les cosaques de l'Armée rouge n'allaient pas déboucher place de la Concorde ! Du coup, Pauwels s'est converti en même temps à Reagan, à Thatcher, au néolibéralisme, et même au christianisme. Moi, j'étais dans une autre disposition d'esprit. L'arrivée de la gauche au pouvoir me paraissait être un juste retour des choses, en même temps qu'une confirmation de ce que j'avais expliqué depuis longtemps, à savoir que le pouvoir culturel précède souvent le pouvoir politique. J'ai même alors approuvé publiquement le fameux discours, assez anticapitaliste et anti-américain, prononcé par Jack Lang à Mexico. Évidemment, ça faisait un peu désordre dans le contexte du journal.

Vous écrivez : « *En dehors de moi, je ne connais, en France et à date récente, aucun intellectuel à qui un tel sort a été réservé* ». Parce que vous étiez classé à droite ?
Je ne pense pas que ce soit la seule raison. J'avais écrit sur beaucoup de choses, j'avais déjà beaucoup publié, je proposais une conception du monde alternative de l'idéologie dominante. Apparemment, il n'était pas aisé de me répondre. Je concurrençais ceux qui s'étaient octroyé le monopole de la production d'idées. Peut-être ont-ils ressenti ma démarche comme une sorte d'atteinte à leurs privilèges.

À qui pensez-vous ?
Aux intellectuels médiatiques d'une manière générale. À ceux qui auraient pu me reconnaître comme l'un des leurs, et qui ne l'ont pas fait. Ça ne m'empêche pas de dormir, et l'hypothèse que j'avance est certainement un peu prétentieuse. Mais quelle autre explication ?

Est-ce que finalement, vous n'êtes pas le seul intellectuel de droite ?
Intellectuel de droite, qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne m'intéresse pas aux étiquettes. Les étiquettes, c'est pour les pots de confiture !

Vous n'êtes pas de gauche ?
Par certains côtés, si. Et même très à gauche ! Comme je l'explique dans *Mémoire vive*, on pourrait dire que j'ai des idées de gauche et des valeurs de droite. Mais c'est vrai qu'il y a aujourd'hui à gauche, plus qu'à droite, une extraordinaire propension à l'intolérance, sinon à la haine. Dans le passé, la droite a elle aussi

été intolérante, mais elle n'a pas le même besoin de s'identifier au « Bien », au sens le plus abstrait du terme. La gauche veut être du côté du bien. Il faut donc que ses adversaires soient du côté du mal, ce qui justifie qu'on les diabolise et qu'on les haïsse. Si l'adversaire est un savant, alors on parlera de ses travaux « scientifiques » entre guillemets. Si c'est un artiste, ce sera forcément un artiste sans talent. C'est une différence fondamentale par rapport à un tempérament de droite pour lequel, au contraire, le talent est souvent considéré comme une circonstance atténuante. Dans mon livre, je cite ce mot de Léon Daudet, qui disait d'un auteur de gauche qu'il aimait lire ses livres. On lui répondait que l'auteur en question ne rêvait que de le tuer. Léon Daudet répliquait : « *Peut-être, mais quel talent !* » C'est quelque chose qu'on ne trouve pas aujourd'hui à gauche. À l'époque, Malraux pouvait préfacer un livre de Maurras sans que personne ne s'en émeuve. Aujourd'hui, si l'on parle de Céline, il est très difficile de contester son génie, mais on se doit d'ajouter immédiatement : « Mais quel salaud ! » Cela crée une tempête existentielle dans les crânes de ceux qui formulent ce jugement : comment peut-on être à la fois un génie de la littérature et un salaud ? Il y a là une méconnaissance extraordinaire de la nature humaine, une nature dans laquelle l'ange et la bête ont de tous temps coexisté. Le mal doit être très mal, et le bien très bien. C'est en définitive une disposition d'esprit très religieuse. D'ailleurs, quand on emploie le mot « sulfureux », on est déjà dans la diabolisation, la chasse aux sorcières, plus du tout dans le débat politique ou intellectuel.

Vous avez été journaliste. Pourquoi, selon vous, les médias font-ils tellement bon ménage avec la pensée unique ?

J'ai en effet longtemps collaboré au *Figaro Magazine*, mais aussi à *Magazine-Hebdo*, *Valeurs actuelles*, *Le Spectacle du monde,* France Culture, etc. Ma formation a d'abord été journalistique, même si j'ai l'esprit davantage universitaire. Mais il y a plusieurs réponses à votre question. D'abord, il existe une communauté d'intérêts entre la nouvelle classe au pouvoir et le monde journalistique. Ces deux univers s'interpénètrent aujourd'hui, dans tous les sens du mot, avec une constance et une intensité qui devraient retenir l'attention des ethnologues ! Il faudrait un nouveau Lévi-Strauss pour décrire ces « structures élémentaires de la parenté » ! Ajoutez à cela le caractère incestueux d'un milieu médiatique dont les membres vivent ensemble, se retrouvent dans les mêmes dîners en ville, ont les mêmes références, utilisent le même vocabulaire, se

tutoient mutuellement, etc. *C'est* particulièrement vrai en France. La centralisation jacobine a favorisé ce caractère incestueux. *A contrario* de l'Italie par exemple, où chaque grande ville possède ses grands quotidiens et où tout n'est pas concentré à Rome. Les pôles de pouvoir et d'influence sont plus diversifiés. En Italie, les esprits sont plus ouverts : j'y suis constamment invité par les milieux les plus variés, des conservateurs au parti communiste.

En France, ce ne serait pas possible ?

Probablement pas. Je passe souvent à la télévision en Italie. Les journalistes y parlent à peu près normalement, sans cet esprit de dérision que l'on constate en France dans tant d'émissions, sans cette volonté de toujours tendre des chausse-trapes, où l'intervieweur ne s'efface jamais devant la personne interviewée afin de bien montrer que c'est lui qui tient le cerceau dans lequel elle doit sauter.

Quelle différence avec les États-Unis, par exemple ?

Le premier amendement, bien sûr, puisqu'il garantit une liberté d'expression qu'en France nous ne connaissons plus. Mais il ne faut pas trop s'illusionner. On peut tout dire aux Etats-Unis, mais si l'on dit des choses trop politiquement incorrectes on est vite marginalisé. Le système des grandes chaînes de télévision et des grandes maisons d'édition est à peu près aussi verrouillé qu'en France, où règne un climat liberticide. Est-ce un trait spécifiquement français ? Je ne le crois pas. Il y a là quelque chose d'inhérent à la nature humaine : les gens se satisfont très facilement de la disparition des libertés concrètes. Ils s'habituent à vivre dans le registre de la pensée unique, de la même manière qu'ils s'habituent à être surveillés, contrôlés. Les sociétés occidentales ressemblent de plus en plus au « Panoptique » de Jeremy Bentham. Elles tendent à devenir des sociétés de surveillance totale. D'un simple point de vue technologique, les pouvoirs publics disposent aujourd'hui de moyens d'information pour savoir ce que vous faites, ce que vous pensez, à quels journaux vous êtes abonné, ce que vous consultez sur Internet, etc., dont les régimes totalitaires pouvaient seulement rêver…

Cette spécificité française de restriction des libertés ne peut toutefois pas s'expliquer uniquement par le centralisme.

Je l'ai dit, plusieurs facteurs s'additionnent : le caractère incestueux du milieu politique et du milieu journalistique, la centralisation, l'intolérance qui ressurgit

si facilement, l'esprit de guerre civile... Tout cela mériterait d'être étudié dans le détail, car pour l'instant on ne dispose pas de véritables travaux empiriques. Mais le résultat est bien là. Toute ma vie, par exemple, j'ai rencontré des personnalités connues, du monde politique ou journalistique, qui me demandaient de ne pas faire état de nos rencontres. Je suis lu par nombre de gens qui ne souhaitent pas le dire publiquement. Même si c'est un peu moins vrai aujourd'hui…

Les choses changent ?

Elles bougent, mais ne changent pas encore… Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'aucune tendance ne peut se prolonger éternellement. Il y a une usure des thématiques. Nous ne sommes plus aujourd'hui à l'époque de SOS Racisme et de Ras l'Front. Les gens ne voient plus le Front national ni l'immigration de la même manière. Ils ne croient plus, pour les uns qu'il est possible de « renvoyer les immigrés chez eux », pour les autres que l'immigration ne pose aucun problème. L'erreur, c'est de croire qu'on va régler ces difficultés par l'exclusion, la xénophobie et la désignation d'un bouc émissaire.

« *Le militantisme est une école dont il faut savoir sortir. Il en va de même du journalisme.* » Vous avez autrefois été très militant. Ça vous a aidé ?

J'ai connu dans mon adolescence une forme de militantisme quasi sacerdotal. À l'époque, on entrait en militantisme comme on entrait en religion ! Mais j'en ai assez vite éprouvé les limites. Le militantisme favorise à la fois la paresse intellectuelle et l'absence de pensée personnelle, parce qu'il pousse trop souvent à répéter ce que le « nous » collectif doit dire. De ce point de vue, c'est une incontestable aliénation. Mais c'est aussi une bonne école, et je plains ceux qui ne l'ont jamais connue, car elle constitue l'une de ces peaux de serpent dont on doit savoir se défaire. Le journalisme aussi, il faut savoir en sortir – ou plus exactement ne pas vouloir trop y entrer. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours été journaliste « en filigrane ». Au *Figaro Magazine* par exemple, j'apportais mes articles, j'exerçais une certaine influence, mais je n'étais pas permanent.

Vous ne le regrettez pas ?

Pas vraiment. A l'époque du *Figaro* Magazine, mon ambition, assez naïve, était de croire que j'allais pouvoir faire passer quelques idées dans une certaine famille politique « droitière », ou du moins éveiller chez elle le désir et l'habitude de penser. J'ai été plutôt déçu. Dans le même temps, j'ai évidemment pu constater

que le fait de disposer d'une tribune vous donne un certain pouvoir : à l'époque où je traitais des livres d'idées, de nombreux auteurs venaient me lécher les mains dans l'espoir que je parle d'eux. Il est toujours bon d'avoir une grande tribune à sa disposition.

Plus de trente ans après, vous lisez le *Figaro Magazine* ?

Rarement. Il est longtemps resté un journal de belles images sur papier glacé, même s'il s'est un peu amélioré. Par tempérament, je suis plutôt un homme de revues : les images m'ennuient, les articles courts m'assomment, je n'aime que les études très longues avec beaucoup de notes de bas de page… Mais tout cela n'est pas propre au *Figaro Magazine*. Je ne vais pas reprendre ici l'antienne bien connue sur l'évolution de la presse, influencée par l'image et la télévision.

Vous portez un regard envieux sur la télévision : « *La diffusion d'un feuilleton télévisé a plus d'importance que les slogans d'un parti* ».

Ce n'était pas un propos envieux, mais une observation que j'avais faite, dans les années 1970, sous l'influence de Gramsci, théoricien politique des années 1920 et en même temps leader du parti communiste italien. Gramsci, qui s'était interrogé sur les raisons pour lesquelles l'Europe de l'ouest n'avait pas basculé dans le communisme, estimait que la société civile de son temps n'y était pas encore prête et que, pour la préparer, il fallait qu'elle soit gagnée par des thématiques, des valeurs, des mythes, qui la rendraient réceptive à un message plus directement politique. Contrairement à Gramsci, qui se voulait à la fois un intellectuel « organique » et un chef du parti, je n'ai depuis bientôt 50 ans jamais été membre d'un mouvement politique, mais j'ai retenu de son schéma le fait que les idées, au sens le plus large, pouvaient rendre les gens plus disponibles à une évolution d'ordre plus général. L'exemple que je prenais le plus souvent était celui de la philosophie des Lumières, au XVIIIe siècle : ce ne sont pas les philosophes qui ont fait la Révolution, mais ils ont incontestablement contribué à la rendre possible, notamment par la diffusion de l'*Encyclopédie* auprès des élites de l'époque. Je pensais, de même, qu'on ne peut pas avoir un Lénine si on n'a pas déjà eu un Marx. Mais à l'époque, c'était aussi pour moi une manière de légitimer le travail intellectuel auprès de ceux de mes amis qui étaient les plus réticents à en reconnaître la nécessité.

Vous ne regrettez pas votre absence d'engagement politique ?

Pas du tout. Si je suis persuadé que les idées sont faites pour être incarnées – c'est la plus belle chose qui puisse leur arriver –, mon idiosyncrasie personnelle m'interdit de jouer tous les rôles. Pour le pire et le meilleur, je suis un intellectuel. Je m'intéresse bien sûr à la vie politique, mais en tant qu'observateur, pas en tant qu'acteur. Je trouverais assommant d'être conseiller général, député, ministre, que sais-je ! Adhérer à un parti politique, ce serait aliéner ma capacité de pensée personnelle. A cela s'ajoute ma conviction que la politique, telle qu'elle continue de se faire aujourd'hui, à travers le jeu des partis, n'est plus porteuse de véritable changement, car sa marge de manœuvre se réduit comme peau de chagrin. Elle permet l'alternance, mais pas l'alternative. La forme-parti était propre à la modernité, elle devient plus ou moins obsolète dans le monde postmoderne où nous vivons.

Sur quoi cela peut-il déboucher ?
Je ne fais pas profession de lire l'avenir, mais j'ai le sentiment extrêmement vif que le monde est en train de changer comme il n'a pas changé depuis longtemps. On dira peut-être que toutes les générations ont eu cette impression, mais je ne le crois pas. Le basculement qui s'annonce n'a peut-être pas eu de précédent depuis la révolution néolithique ! En tant qu'intellectuel, j'ai toujours eu la volonté de ne pas me retrouver en décalage par rapport au mouvement historique que nous vivons, de ne pas plaquer des schémas conceptuels obsolètes sur une réalité que ces schémas ne parviennent pas à décrire. Il faut plutôt être attentif à ce qui vient, à ce qui dessine des lignes de force. Nous sommes pour l'heure dans une période de transition, un interrègne. Les périodes de transition sont toujours très difficiles à vivre : on voit s'effacer l'univers qui nous était familier, mais il est impossible d'analyser ce qui vient en regardant dans le rétroviseur.

Vous semblez pourtant être d'un tempérament nostalgique…
Régis Debray le disait récemment : c'est une erreur de croire que la nostalgie est nécessairement conservatrice. On peut aussi avoir la nostalgie du futur ! Dans *Mémoire vive*, je critique d'ailleurs beaucoup ceux dont le seul slogan est : « *C'était mieux avant* ». Parfois, c'était mieux avant, mais ce n'est pas toujours le cas, loin de là. Quand on est sorti d'un XXe siècle qui a vu l'apogée des régimes totalitaires, le « mieux avant », ça se discute. Je ne suis pas « restaurationniste », je ne crois pas que la solution soit de revenir à quelque chose qui, de toute façon, ne se représentera jamais sous la même forme. Lénine

n'avait pas tort d'affirmer que « *l'histoire ne repasse pas les plats* », sinon comme « *farce* », comme le disait Marx.

S'agissant des médias, êtes-vous de ceux qui regrettent la presse écrite « *clivante* » des années 1960 ? Ou pensez-vous que la liberté se trouve désormais sur Internet ?

Internet fait déjà partie du monde de demain, mais je n'en suis pas un admirateur inconditionnel. La Toile présente des avantages bien connus : information alternative, possibilités nouvelles de diffusion et de mobilisation, etc. Mais elle participe aussi de la société de surveillance et de flicage total que nous voyons se mettre en place actuellement. Elle accentue le « technomorphisme » occidental, c'est-à-dire le fait que l'homme devient de plus en plus dépendant d'une série de télécommandes et de boutons. S'agissant des médias actuels, j'ai l'impression qu'il y a une démultiplication des choix apparents, et une réduction des choix réels. L'exemple typique, c'est la télévision. Avec le câble, on a 500 chaînes à sa disposition, mais on zappe d'une à l'autre, et on voit toujours la même chose, à de très rares exceptions près. La multiplication des faux choix me parait caractéristique de ce monde où le virtuel remplace de plus en plus l'expérience vécue, où l'hyperréel tue le réel, comme le disait Baudrillard. Par ailleurs, je trouve désolant que la presse s'aligne de plus en plus sur le « présentisme » actuel. Les gens n'ont plus le temps de rien. Du coup, on publie des critiques de livres de dix lignes… Là, je regrette plutôt la presse du XIXe siècle, où vous aviez un feuilleton quotidien à lire.

Vous êtes encore plus réac qu'on l'imagine !

Je ne suis pas du tout réactionnaire, mais je constate une perte de substance. Ce ne serait pas très grave si cette substance qui fait de plus en plus défaut aux grands médias avait simplement migré ailleurs. Etant moi-même un « revuiste », pour reprendre l'expression de Jacques Julliard, je pense surtout aux revues. J'en lis une quantité astronomique, et bien entendu j'y retrouve des textes de fond qu'on ne voit plus dans la grande presse. Le problème, c'est que leurs tirages sont dérisoires. Quand je lis la presse, je suis également frappé par le manque de rigueur dans l'usage des concepts. Les journalistes emploient un mot pour un autre, utilisent des termes sans jamais se soucier de les définir. Ce laxisme dans l'utilisation des concepts favorise leur utilisation polémique, leur maniement à des fins de délégitimation ou de disqualification. Tout peut alors devenir

« fasciste », « raciste », « populiste », « communautariste », etc. Prenez le mot de « totalitarisme » : je suis le premier à dire que le totalitarisme ne se réduit pas aux formes dures qu'il a incarnées, et qu'il peut exister un totalitarisme *« soft »*. Encore faut-il avoir en tête une définition précise de ce qu'on entend par totalitarisme. Aujourd'hui, n'importe quoi peut être dit « totalitaire », ce qui est évidemment absurde.

Vous êtes un boulimique de livres, de revues. Vous restez un boulimique de presse ?
Dans le passé, j'ai énormément lu la presse : jusqu'à 20 quotidiens par jour ! Je la lis moins, parce que les livres me prennent tout mon temps et que j'essaie de me tenir informé de tout ce qui paraît, non seulement en France, mais également ailleurs.

Combien de langues parlez-vous ?
Deux ou trois à peu près couramment, mais j'en lis cinq ou six. Disons que je me débrouille dans les langues usuelles. Je suis abonné à toutes les revues professionnelles consacrées aux livres publiés en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, aux États-Unis. Je coche tous les titres qui m'intéressent, je les demande en service de presse ou je les achète. C'est une sorte de flux quotidien…

Vous les lisez ?
Je les inspecte soigneusement. Je les parcours, je lis des chapitres, je regarde la table des matières, je note ce qui pourra me servir. Mais quand je travaille sur un sujet donné, alors je lis très soigneusement, dans le détail – et sans aucun respect pour l'objet : j'écris dedans, je souligne, etc.

Vous vous moquez de l'objet livre ?
Je le vénère, mais je ne le respecte pas.

Quel journal lisez-vous avec plaisir, aujourd'hui ?
C'est variable. De temps en temps, je trouve des informations ou des articles sympathiques dans *Marianne*, mais le ton est trop systématique. Toutes les semaines, c'est un peu la même chose.

Pourquoi avez-vous écrit vos mémoires ?
Parce qu'on me l'a proposé. Arrivé à un certain âge, on devient toujours un peu chroniqueur de soi-même. Des amis m'ont conseillé de raconter mon itinéraire personnel, parce que les gens ne le connaissent pas, et surtout mon chemin de pensée intellectuel, ce que je n'avais jamais eu l'occasion de faire, car je ne suis pas un auteur à système. Dans *Mémoire vive*, il y a donc à la fois des confidences assez personnelles, notamment sur mon enfance et mon adolescence, et une tentative de mettre en forme ma façon de voir les choses dans les différents domaines du savoir et de la pensée.

Dans vos mémoires, vous parlez longuement de votre famille.
Je n'en avais jamais parlé auparavant. Je raconte notamment mon ascendance contrastée : une famille de la noblesse d'origine belge par mon père, et un milieu strictement prolétarien par ma mère. J'ai toujours été ravi de ces deux héritages, parce qu'ils s'éclairent mutuellement, et parce que je crois qu'il y a une certaine complémentarité entre les valeurs populaires et les valeurs aristocratiques, à commencer par leur commun éloignement par rapport aux valeurs bourgeoises, que je méprise profondément.

Vous êtes extraordinairement précis, au jour près. Et sur votre itinéraire intellectuel, vous êtes encyclopédique.
C'est une qualité et un défaut. Le risque est de tomber dans l'éclectisme, en se faisant une réputation de un touche à tout. J'ai toujours essayé de lutter contre cela. En même temps, je suis convaincu que la spécialisation, c'est un peu comme les arbres qui cachent la forêt. Je pense que les différentes disciplines – la philosophie, la science politique, les sciences sociales, les sciences de la vie, etc. – ne trouvent leur sens qu'en s'éclairant les unes les autres. Quant à ma « précision », elle n'a rien d'extraordinaire. Il se trouve seulement que je note beaucoup de choses dans mes agendas, et que j'en ai mis le contenu sur ordinateur. C'est une façon de faire un peu maniaque, qui va de pair avec l'encyclopédisme ! Si vous avez lu mon livre, vous savez que suis atteint de collectionnite aiguë : depuis que je suis tout petit, j'ai collectionné tout ce qu'on peut collectionner. Comme le savent bien les psychologues, c'est une façon de se rassurer, typique des tempéraments mélancoliques ou anxieux. Je suis d'un tempérament anxieux.

Vous écrivez : « *Un intellectuel ne peut plus être le porte-parole des sans-voix qui s'expriment désormais très bien sans lui sur Internet* ». Cela signifie que l'image de l'intellectuel telle qu'on l'imaginait n'existe plus ?
L'intellectuel qui, depuis Voltaire ou Zola, jouait le rôle d'autorité morale, n'existe plus. Pour une raison simple : il officiait du haut de sa chaire, à partir d'un lieu bien déterminé, l'Université. A l'époque de la toute-puissance des écrans, l'Université a perdu son prestige, et l'école est devenue ce que l'on sait. Aujourd'hui, l'intellectuel est bien souvent réduit à devenir une sorte de fou du roi, qu'on invite à la télévision en lui conférant un rôle ornemental de dessus de cheminée, à moins que, pour travailler plus sérieusement, il se condamne lui-même au repli sur l'entre soi du milieu académique, avec ses publications et ses cénacles plus ou moins confidentiels. Seuls quelques intellectuels échappent encore à cette alternative, comme Régis Debray ou Alain Finkielkraut, dont l'émission sur *France Culture* est la meilleure qu'on puisse entendre actuellement à la radio.

Vous ne rêvez pas de ce rôle d'intellectuel médiatique ?
Je ne rêve de rien. L'idéal, pour un intellectuel, serait de disposer d'un accès aux médias, mais sans être trop médiatique. Certains y parviennent, mais nous ne sommes plus à l'époque des « grands intellectuels », comme Sartre, Foucault, Barthes, etc. Bourdieu a sans doute été le dernier. Là dessus, il faut en revenir à la question du courage et de la pensée unique. J'ai toujours été frappé de voir que le courage civil est beaucoup plus rare que le courage militaire. Le courage militaire est assez logique : quand vous faites la guerre, vous êtes censé être courageux, et cela peut même vous valoir honneurs et distinctions. Le courage civil, lui, apporte surtout des ennuis. Même chose pour la censure et l'autocensure. L'autocensure est bien pire que la censure. Benjamin Constant disait : « *Il faut laisser du temps à la vertu* ». Il faut peut-être en laisser aussi au courage.

Pourquoi les journalistes sont-ils si peu courageux ?
Parce que les gens sont peu courageux, en général. Certaines circonstances d'exception révèlent les véritables héros, mais de nos jours l'héroïsme n'est pas très bien vu non plus. On n'est plus à l'époque où les gens se fortifiaient en lisant Mermoz et Saint-Exupéry. Aujourd'hui, il est beaucoup plus intéressant d'être une victime qu'un héros, d'où la surenchère victimaire pour savoir qui a été « plus victime » que les autres.

Les trois pages de votre livre où vous parlez de la droite sont d'une sévérité mais d'une justesse formidables.
Pour être exact, il faut dire que ces trois pages de critique de la droite, qui sont effectivement très dures, sont suivies de plusieurs pages de critique de la gauche. Qui aime bien châtie bien ! Mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de choses à droite que j'exècre résolument, plus encore peut-être dans la mentalité que dans les idées.

Qu'est-ce qu'on fait quand on est aussi critique sur la droite que sur la gauche ? Comment joue-t-on son rôle de citoyen ?
Lors de la dernière élection présidentielle, je n'ai voté ni au premier ni au second tour. Je n'en avais tout simplement pas envie. Si Nicolas Dupont-Aignan et Nathalie Arthaud avaient pu fusionner en une seule personne, cela m'aurait amusé. Cela dit, si j'avais dû, au second tour, voter le pistolet sur la nuque, j'aurais sûrement voté Hollande. Il n'est certes pas le président de mes rêves, mais Sarkozy était vraiment celui de mes cauchemars. Alors, que faire ? Ce que j'ai toujours fait : lire, réfléchir, écrire, participer aux débats, s'intéresser aux nouveautés dans le domaine intellectuel et culturel, regarder l'époque dans laquelle on vit. Rassurez-vous, je ne suis pas du tout fatigué !

Mais écrire ses mémoires, si tôt ? Il vous faudra les actualiser.
Je les ai conçues comme un bilan d'étape, et non comme une rétrospective terminale. C'est pour ça qu'elles s'appellent *Mémoire vive*. Le contraire des « mémoires d'outre-tombe », en quelque sorte !

Vous citez Jean Mabire dans votre livre : « *Ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas* ». Puis, vous ajoutez une remarque de Daniel Bensaïd : « *Au moins, s'épargner la honte de ne pas avoir essayé* ». C'est un peu vous ?
C'est tout à fait moi. Oui, la « honte de ne pas avoir essayé », je peux dire au moins que je me la suis épargnée. A l'âge où je suis, je peux ajouter que le monde ne m'a pas changé, ce qui est l'un de mes rares motifs de fierté. Toutes les générations ont rêvé de changer le monde. Mais c'est vrai qu'aujourd'hui, beaucoup de gens n'aspirent plus à le changer, ce qui me désole. L'une des raisons, c'est que le message implicitement distillé un peu partout consiste à dire que

nous vivons, non pas dans le meilleur des mondes, mais dans le moins mauvais. C'est l'idée que la société dans laquelle nous vivons est certes imparfaite, qu'on peut l'améliorer à la marge, mais qu'on ne peut pas en changer. Du coup, les gens vivent de plus en plus sous l'horizon de la fatalité.

Quel rôle jouent les médias dans cette fatalité ?
Ils relaient et amplifient la tendance. Leur fonction critique a quasiment disparu. De temps en temps, cependant, on constate quelques réhabilitations posthumes. Je pense par exemple à Philippe Muray, qui ne touchait de son vivant qu'un public relativement confidentiel, mais que tout le monde trouve très intéressant maintenant qu'il est mort. Même les bobos vont applaudir Lucchini lisant du Muray ! Regardez, dans un autre registre, la fortune *post mortem* de Guy Debord que je trouve, elle, plutôt triste. Un critique radical de la société de la marchandise et du spectacle qui se voit désormais encensé par cette même société, c'est assez inquiétant.

Vous vous imaginez dans une telle situation ?
Je ne me pose pas ce genre de questions. Quand on est un homme public, les idées qu'on lance sont autant de bouteilles à la mer. Dès qu'on les a mises en circulation, on n'en est plus le propriétaire. On peut en revanche réagir contre les tentatives de récupération et de déformation, ce que j'ai fait à plusieurs reprises.

Y a-t-il quelque chose dont vous n'êtes pas fier ?
Il n'y a rien dont je puisse dire que je ne suis pas fier, au sens où j'éprouverais de la honte ou du regret. Cela ne signifie évidemment pas que je referais tout ce que j'ai fait dans ma vie. Il y a beaucoup de choses qui sont loin derrière moi, mais je ne regrette pas une minute de les avoir vécues. Ce sont autant d'étapes de la construction de soi.